FACULTÉ DE MÉDECINE DE STRASBOURG

ANNÉE 1931. N° 32

Thèse présentée pour le Doctorat en Médecine

par

REDELSPERGER Henri Georges

né le 1er mai 1901 à Guebwiller (Haut-Rhin)

Notes biographiques

sur

le Docteur Charles Schützenberger

Professeur à l'ancienne Faculté de Médecine de Strasbourg (1809 - 1881).

Président : Mr CHAVIGNY, Professeur

Les Editions Universitaires de Strasbourg
1a, Place de l'Université * Quai du Maire Dietrich, 1
STRASBOURG
R. C. 3677 Strasbourg

1931.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE STRASBOURG

ANNÉE 1931. N° 32

Thèse présentée pour le Doctorat en Médecine

par

REDELSPERGER Henri Georges

né le 1er mai 1901 à Guebwiller (Haut-Rhin)

Notes biographiques

sur

le Docteur Charles Schützenberger

Professeur à l'ancienne Faculté de Médecine de Strasbourg.

(1809 - 1881).

Président : Mr CHAVIGNY, Professeur

Les Editions Universitaires de Strasbourg
1a, Place de l'Université * Quai du Maire Dietrich, 1
STRASBOURG
R. C. Strasbourg 3677

FACULTÉ DE MÉDECINE DE STRASBOURG

Doyen	MM. MERKLEN ✲ ⚜ I.
Assesseur	NICLOUX ✲ ⚜ I.

Professeurs

Embryologie	MM. ANCEL ✲ ⚜ I.
Anatomie	FORSTER ✲ ⚜ I.
Histologie	BOUIN O. ✲ ⚜ I.
Physiologie	SCHAEFFER ⚜ I.
Physique biologique	VLES ✲ ⚜ I.
Chimie biologique	NICLOUX ✲ ⚜ I.
Anatomie pathologique	MASSON ✲ ⚜ I.
Pharmacologie, Médecine expérimentale	N.....
Hygiène, Bactériologie	BORREL C. ✲ ⚜ A.
Médecine légale	
Clinique médicale	CHAVIGNY C. ✲ ⚜ I. MERKLEN ✲ ⚜ I.
Clinique chirurgicale	AMBARD ✲ ⚜ I. LERICHE O. ✲ ⚜ I. STOLZ ✲ ⚜ I.
Clinique ophtalmologique	WEILL ⚜ I.
Clinique dermatologique	PAUTRIER O. ✲ ⚜ I.
Clinique psychiatrique	PFERSDORFF ✲ ⚜ I.
Clinique neurologique	BARRE ✲ ⚜ I.
Clinique gynécologique et accouchements	REEB ⚜ I.
Clinique infantile	ROHMER ✲ ⚜ I.
Clinique oto-rhino-laryngologique	CANUYT ⚜ A.

Professeurs sans chaire :

MM. ARON Max ⚜ I.
BELLOCQ ⚜ I.
FONTES ⚜ A.
GERY ⚜ A.
SCHWARTZ ⚜ I.

Chargés de cours et Agrégés :

MM. BENOIT
BLUM (Paul) O. ✲ ⚜ I.
GELMA ⚜ A.
GUNSETT ✲ ⚜ A.
HANNS ✲ ⚜ A.
HUMBERT ✲ ⚜ A.
KAYSER
KELLER ⚜ A.
KREISS
LARROUSSE ⚜ A.
REISS
SIMON ✲ ⚜ A.
SIMONIN ✲
VAUCHER ⚜ A.
WEISS A.

Chargés d'un cours complémentaire :

MM. A. BOECKEL ✲, MEYER M., ROEDERER

R.UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

Serment d'Hippocrate

En présence des maîtres de cette école, de mes chers condisciples, je promets et je jure au nom de l'Etre Suprême d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail.

Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe.

Ma langue taira les secrets qui me seront confiés et mon état ne servira pas à corrompre les moeurs ni à favoriser le crime.

Respectueux et reconnaissant envers mes maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime si je suis resté fidèle à mes promesses! Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères si j'y manque.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41548008_0002

AUX JEUNES ÉTUDIANTS

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

DE

STRASBOURG

A mon Président de thèse

MONSIEUR LE PROFESSEUR CHAVIGNY

Commandeur de la Légion d'Honneur

qui a bien voulu me donner le sujet de cette thèse en témoignage de respectueuse gratitude.

Introduction

A l'heure où, ébranlées par les crises économiques et sociales, les communautés chancellent, à l'heure où les individus eux-mêmes, atteints par la crise morale, ne résistent que mollement au doute et à l'indécision, où tout, même les valeurs les plus solides, conscience et dignité professionnelles, sentiment du devoir et respect de l'idéal risquent d'être mis en question, il est juste et il est utile de se tourner vers le passé et de chercher chez ceux qui luttèrent et qui pensèrent avant nous des renseignements et des réconforts qui nous permettent de tenir et de vaincre. Souci du passé n'est pas vaine sentimentalité ni culte conformiste du «bon vieux temps», mais réflexion et nécessité pratiques. Certes, la science a réalisé depuis cinquante ans des progrès tellement gigantesques, que des oeuvres qui, de leur temps, faisaient autorité, sont devenues aujourd'hui inutilisables — inutilisables quant à leur contenu, bien entendu. Mais les méthodes elles-mêmes, la façon avec laquelle les savants de jadis et de naguère ont groupé et utilisé leurs expériences pour arriver à ces conclusions aujourd'hui dépassées — est-il possible, en vérité, que nous ne leur devions rien et que nous n'ayons rien à en retenir ? Et surtout n'est-ce pas pour nous une leçon, que l'amour, que l'ardeur et la foi passionnées, avec lesquels ces hommes admirables ont rempli leur mission ? N'y a-t-il pas dans

la chaleur de leur coeur de quoi nous réchauffer, leur énergie n'est-elle pas communicative, et leur commerce ne nous rend-il pas plus forts et plus volontaires ? Oui, il est bien évident que, si la science d'aujourd'hui n'a plus rien à apprendre de la science d'il y a cinquante ans, les hommes de maintenant n'en ont que plus besoin de l'exemple de ceux d'autrefois; et il est de plus en plus indispensable à la jeunesse d'aujourd'hui de puiser dans les exemples des grands hommes de science la volonté et la résistance au doute qui est pour elle une question de vie ou de mort. Or, elle devra les chercher, non seulement dans les oeuvres de ces hommes mais aussi dans leur vie, car il reste du passé, outre les leçons de méthode scientifique et d'énergie et d'idéalisme professionnels, l'inexprimable et inestimable leçon d'une vie qui fut celle d'un homme, la leçon d'une vie droite, honnête et volontaire. C'est une telle vie, c'est un tel homme que nous aimons et voudrions faire aimer en Charles Schützenberger, professeur de clinique médicale à l'ancienne faculté de Strasbourg, sur lequel notre Maître, Monsieur le professeur CHAVIGNY, guidé par l'idée pieuse de réunir tout ce qui, au cours des siècles, touche à la faculté de médecine de Strasbourg, nous a engagé à écrire ces pages.

Nous voudrions donc dans ce qui suit esquisser d'abord la vie et la carrière du Professeur Schützenberger, puis retenir de ses oeuvres toutes les qualités BERGER, puis retenir de ses oeuvres toutes les qualités d'esprit et de méthode et toutes les valeurs morales qui peuvent aujourd'hui encore nous servir de leçon et de soutien. Et enfin, au delà de ce qui fait de lui un homme de science, et au-delà de ce qui fait de lui un homme, nous voudrions décrire le citoyen courageux, profondément attaché à l'Alsace et à la France, dont la vie est un exemple de dévouement, non seulement à la

science, mais encore à son pays et à l'intérêt commun — exemple qui ne peut, lui non plus, manquer d'être profitable et fécond.

C'est donc un homme dans le sens le plus plein du mot, et le plus beau, que nous voudrions honorer en Charles Schützenberger, c'est-à-dire un homme de science, un homme de coeur et un grand citoyen, un homme pour qui les mots: médecine, devoir professionnel et liberté avaient leur sens le plus plein; et nous verrons quelle qualité, dans ces trois domaines, a fait de lui ce qu'il a été; cette qualité c'est, n'en doutons point, celle dont nous avons, nous les jeunes, le besoin le plus impérieux, celle qui ouvre toutes les portes et qui brise toutes les résistances: l'Energie. Non pas cette énergie vide qui est synonyme d'entêtement ou de dureté, mais l'énergie féconde, qui s'allie au contraire le mieux du monde à la douceur et à la bienveillance: sa vie et son oeuvre nous en fourniront les preuves.

SA VIE

Le nom des Schützenberger est bien connu et révéré à Strasbourg. Cette vieille famille bourgeoise et protestante d'Alsace a donné au pays des hommes distingués par leur intelligence et par leur dévouement au bien public.

Le frère aîné de Charles Schützenberger, Frédéric, ancien maire de Strasbourg et Député du Bas-Rhin à l'Assemblée législative, fut professeur de droit et publia en 1850 une étude, remarquable pour son époque, sur «les lois de l'Etat social.»

Un second frère, Louis, prit plus tard la succession de la Brasserie; Paul Schützenberger, un neuveu, illustra la chimie des colorants à l'Ecole Supérieure des Hautes Etudes à Paris, un autre enfin, compta parmi les peintres alsaciens de l'époque.

Charles Schützenberger naquit à Strasbourg le 1er Février 1809. Il était fils de Georges Schützenberger, brasseur à la «Patrie» et de Madeleine Lemmermann. Son frère, cité plus haut, plus âgé de 10 ans, dirigea son éducation. Après de bonnes études au Gymnase protestant, il entra comme élève à l'Hôpital militaire d'Instruction, puis démissionna à la suite d'une injustice commise à son égard. (1) Après avoir obtenu la place d'aide de clinique à la Faculté, il se vit conférer le titre de docteur en médecine en 1832. (2) A cette

(1) Dr. Faudel «Notice biographique sur le Dr. Schützenberger», (page 4).

(2) Thèse : Considérations physiologiques sur le poumon, appliquées à quelques lésions dynamiques de cet organe. (30 juillet 1832).

époque il fit avec son ami, le docteur ZEISSOLFF un séjour à Vienne, dont il visita avec intérêt les grands établissements scientifiques. L'année suivante il épousa sa cousine Mlle Mélanie Lemmermann, qui devait être pour lui jusqu'à sa mort une compagne dévouée; il passa avec elle une année encore à Paris, puis vint définitivement se fixer dans sa ville natale.

Agrégé en 1834 ([3]) il est nommé chef de clinique l'année suivante. En 1836 il se présente au concours pour la chaire de clinique médicale d'où FORGET devait sortir vainqueur. ([4]) L'éloquence irrésistible de ce dernier l'emporta, dit le docteur FAUDEL dans sa notice biographique présentée à la société médicale du Haut-Rhin, dans sa séance du 30 octobre 1881. Mais on a gardé longtemps le souvenir de cette lutte scientifique, une des plus brillantes qui se soient déroulées devant la Faculté de Strasbourg. ([5]) »

Une brillante et heureuse carrière s'annonçait pour le jeune docteur lorsqu'un accident qui le rendit infirme pour sa vie priva la Faculté de ses services jusqu'en 1845. Alors qu'il retournait à Strasbourg après un passage de quelques jours chez des parents à Grandfontaine (Ban de la Roche), il fit une chute du haut de l'impériale de la diligence près de Sélestat. Une fracture de la colonne vertébrale avec paraplégie instantanée en fut le résultat. Il fut recueilli et soigné par le docteur Mistler de Sélestat, aidé par le Prof. Bégin qui le visitait régulièrement. Lorsqu'après plusieurs semaines son

---

(3) Thèse : de la périodicité des maladies (13 décembre 1836)

(4) Thèse : de la médecine des symptômes considérée sous le rapport théorique et pratique (6 février 1836).

(5) En 1861, il consacra à Forget un discours à la réunion annuelle de l'Association médicale du Bas-Rhin et de la Faculté de Médecine de Strasbourg, discours, qu'il publia en 1879 dans ses «Fragments de Philosophie médicale» sous le titre «Etude sur le développement et les tendances scientifiques du Professeur Forget.»

état le permit, on le transporta par voie d'eau sur un bâteau spécialement aménagé, jusqu'à son logement, situé rue des Veaux et donnant sur l'Ill, puis on le hissa dans sa chambre au moyen d'un treuil.

Ce malheur qui aurait brisé tant d'autres, ne fit chez ce volontaire qu'exaspérer l'énergie nécessaire pour surmonter les effets désastreux d'une immobilisation et de souffrances interminables. Il fut réduit ainsi à la réflexion et son oeuvre nous montrera ce que nous devons à ces années de souffrance, car sans doute, jamais cet homme d'action n'aurait trouvé le temps de formuler aussi clairement les principes qui devaient guider son enseignement: c'est son infirmité même qui allait développer ses tendances philosophiques. Le jeune docteur allant à 27 ans, après 4 ans seulement de doctorat, à l'assaut d'une chaire et se mesurant avec Forget était mort.

En Schützenberger le penseur vint remplacer provisoirement le combattant.

Déjà il était arrivé à se soutenir et à marcher avec des béquilles, mais avant la fin de son supplice il devait encore subir une complication redoutable qui mit de nouveau sa vie en danger: un dépôt calculeux s'était formé peu à peu dans la vessie. L'opération fut pratiquée par Sedillot. On tenta d'abord la lithotripsie, puis on se vit obligé de recourir à la taille qui fut pratiquée avec succès complet.

Le Docteur Willemin dans son «Eloge du Prof. Schützenberger», raconte cette opération et montre quelle capacité de résistance avait le Dr. Schützenberger, à peine sorti du lit où pendant de longs mois il avait été cloué:([6]) «Monsieur Sedillot, nouvellement arrivé à

(6) «Eloge du Prof Schützenberger» par le Docteur Willemin, président de la société de médecine de Strasbourg.
Ce discours a été lu en 1882 à la séance générale par Monsieur le Docteur Herrenschmidt, vice-président de la Société.

Strasbourg, lui pratiquait l'opération de la taille, j'y assistai comme aide. Elle fut plutôt laborieuse en raison de l'enchatonnement du calcul; le manque d'instruments suffisants obligea à faire deux séances prolongées chacune. On ne connaissait pas alors le chloroforme. Vous savez tous de quels efforts était capable cette énergique nature, mais les stoïcisme a ses limites, et j'entends encore les cris que la torture arracha au patient.»

Après deux ans de souffrance, son énergie rendit possible la reprise de ses consultations privées et de ses fonctions de «médecin de l'hôpital civil». Un tel courage devait être remarqué, en 1845 le ministre lui confia la nouvelle chaire de «pathologie interne et de clinique médicale» qui venait d'être créée à la Faculté de Strasbourg. On n'aurait certes pu choisir plus digne professeur. En 1854 la Légion d'Honneur vint consacrer cette estime.

Ce fut alors la période la plus active et aussi la plus belle, la plus heureuse de sa vie. E. Boeckel nous le décrit dans la «Gazette médicale de Strasbourg» : Pendant plus de 30 ans on put le voir tous les matins appuyé sur ses béquilles, aller pendant deux heures de lit en lit, examinant les malades, questionnant les élèves, assistant aux autopsies, montrant plus d'ardeur et de persévérance aux recherches scientifiques que beaucoup de jeunes gens qui l'entouraient. »

La Faculté se développait sous l'impulsion de ce grand travailleur qui se préoccupait des progrès à réaliser pour établir à Strasbourg malgré l'insuffisance des ressources pécuniaires un centre d'instruction capable de rivaliser avec les puissantes Universités des Pays voisins. L'adjonction de l'Ecole militaire, l'ouverture de nombreux amphithéâtres, l'installation du Musée Anatomique à côté des services cliniques, la construction d'un nouveau bâtiment en face de l'Hôpital, pour les

laboratoires et les cours, les améliorations successives du mode et du matériel d'enseignement amenèrent à la Faculté un nombre croissant d'étudiants.

Mais le destin semblait s'acharner sur cette âme d'airain. De même que son accident l'avait surpris en pleine ascension, non loin du sommet qu'il voulait atteindre, de même la fatale guerre de 1870 le frappa en pleine maturité. Cependant, croire que cette sinistre époque et ses conséquences aient pu briser son énergie, serait méconnaître l'équilibre parfait et la volonté ferme qui firent de cet infirme un héros. Lorsque la place fut investie, il reçut l'ordre d'évacuer son habitation de l'île Jars, qu'on livra aux flammes. A peine était-il installé depuis quelques jours dans son nouveau domicile, impasse Saint-Pierre-le-Jeune, que la violence du bombardement dans ce quartier l'obligea à chercher un refuge à l'hôpital civil. Là, il campait dans un corridor du rez-de chaussée, auprès d'une nièce mourante qu'il soignait avec dévouement. Pour comble de malheur, dans la nuit du 25 au 26 août le feu éclate dans la chapelle même de l'hospice. Epuisé, infirme, le professeur ne pouvait prendre sa part à la défense de la ville, et cédant aux instances pressantes de ses amis, il se résigna, la mort dans l'âme à quitter ce Strasbourg qu'il chérissait et qu'un bombardement barbare et inutile réduisait en ruines sous ses yeux mêmes. Lorsqu'il rentra, le malheur était consommé, la patrie envahie, l'Alsace et la Lorraine arrachées de son corps blessé, le nouveau maître installé sur les ruines de l'invasion. Charles Schützenberger ne peut se résoudre à abandonner sa cité natale, ni à laisser le champ libre à l'envahisseur. Si le pays avait perdu brutalement son indépendance politique, ne pouvait-on lui conserver son indépendance intellectuelle ? Il essaie de lutter, de sauver ce qui peut être sauvé. Il reprend ses consultations, son service hospi-

talier, et songe à reconstituer, dans la mesure du possible, l'enseignement médical complètement désorganisé. Ne désespérant pas encore de l'avenir de l'Alsace, il pensait que la Faculté de médecine de Strasbourg devait continuer à se recruter sur le sol même de la patrie restreinte. Il créa dans ce but avec le concours de quelques collègues, l'assentiment provisoire de l'autorité et l'aide financière de la ville, cette «Ecole libre et autonome de Médecine» sur laquelle nous reviendrons plus loin. C'était une illusion qui devait être de courte durée; les Allemands avaient hâte d'installer leur grande Université impériale, sur laquelle ils comptaient comme sur un puissant moyen de germanisation.

En 1872, après un an de travail fécond et d'espoir, cette autorisation fut retirée par le nouveau gouvernement. Tout était fini. La carrière officielle du professeur Schützenberger était terminée.

Exilé dans sa patrie restreinte, comme il le disait lui-même, (7) le vieux professeur quitta avec regret son service hospitalier, qui sans enseignement et sans élèves n'avait plus d'intérêt ni de charme pour lui. Il consentit cependant à entrer dans la «Commission administrative de l'hôpital» où il rendit encore de grands services. Sa clientèle qu'il n'abandonna jamais, les séances annuelles de l'«Association de prévoyance des médecins du Bas-Rhin», la «Société de médecine de Strasbourg», dont il assuma souvent la présidence, étaient l'objet de ses préoccupations constantes. Enfin, au soir de sa vie, le vieux lutteur songea dans sa retraite laborieuse, a recueillir les feuilles volantes et disséminées qui nous conservent, à côté de l'exemple de sa vie, ses meilleures leçons. Il le fit, comme il nous le rappelle, d'un ton mélancolique, dans un de ces moments

(7) Thorens — Ch. Schützenberger, sa vie et son oeuvre, 1882.

où, «faute d'attrait pour le présent et pour l'avenir, on retrempe son courage dans ses souvenirs.» (8)

Les volumes (9) paraissent en 1879. Ils peuvent être considérés comme son testament médical (10) ou mieux comme un «traité d'éducation médicale» (11) — au moins en ce qui concerne le volume des «Fragments de Philosophie médicale».

Après bien des chagrins (12) qui ébranlèrent sa santé déjà bien affaiblie, il mourut d'une pneumonie, le 12 septembre 1881, entouré de ses parents et de quelques amis. Il était âgé de 72 ans et 8 mois.

Sa mort avait produit dans cette Alsace recroquevillée sur elle-même une profonde et légitime émotion. Divers journaux, tant politiques que médicaux, en annonçant cette perte si sensible pour le pays et pour la science ont donné sur le défunt des notices nécrologiques plus ou moins étendues. Toutes sont empreintes de la plus vive sympathie. Des discours furent prononcés dans les différentes sociétés médicales et de prévoyance du Haut-Rhin et du Bas-Rhin, des revues publièrent des notes biographiques écrites par ses amis et collaborateurs sur sa vie et sur son oeuvre; enfin, en 1882 un monument fut élevé, à la mémoire du professeur, dans la cour de l'Hôpital civil.

---

(8) Préface des «Fragments de Philosophie médicale», 1879.

(9) «Fragments de Philosophie médicales» et «Fragments d'études pathologiques et cliniques» — Deux forts volumes in- 8°, Paris, 1879, G. Masson, éditeur.

(10) Faudel. «Notice biographique sur Ch. Schützenberger».

(11) Ch. Grad. — «Rapport sur les publications du Prof. Schützenberger», fait à la Société d'Histoire naturelle de Colmar, 1880.

(12) Une affaire avec un officier allemand, — la mort subite et prématurée de son neveu Frédéric Schützenberger, ancien avocat, qui vivait avec lui à l'île de Jars.

A l'inauguration de ce monument, le docteur Lévy, trésorier de l'Association de Prévoyance, médecin titulaire de l'Hôpital, prononça ces paroles :

« Le buste de Monsieur Schützenberger aurait trouvé « une place digne de sa haute personnalité sous les « voûtes de Saint-Thomas, aux côtés des Schweighäuser « des Oberlin, des Lederlin, des Herrenschneider, des « Reisseisen et d'autres, qui illustrèrent l'Université de « Strasbourg et dont aujourd'hui encore la cité est fière. « mais nous avons pensé que sa place naturelle était la « grande cour du vieil hôpital civil. Pendant plus d'un « demi-siècle cet hôpital a été le théatre de son activité. « C'est là qu'il a soulagé, guéri tant de misères, qu'il a « initié tant d'élèves à l'art si difficile de guérir, qu'avec « une patience admirable il nous a, vous vous en souve- « nez, Messieurs, conduits par la main dans les sentiers « ardus du champ de l'observation médicale. »

Tout cela est passé; de pauvres feuillets jaunis sur les rayons des bibliothèques, un buste devant lequel on passe sans savoir, nous rappellent seuls cet homme. C'est le destin de toute chose. Mais il reste son oeuvre. Cette *oeuvre*, qui fait appel aux hommes de bien et de coeur, a des accents qui ne perdront pas leur valeur. Jamais les conseils qu'il donne n'ont été plus nécessaires qu'aujourd'hui, et ce sont particulièrement les jeunes gens qui doivent les méditer. —

C'est dans cet esprit que nous ferons au prochain chapitre l'analyse de ce qui, dans l'oeuvre de Charles Schützenberger, est resté le plus vivant et le plus actuel. Les «Fragments de Philosophie médicale peuvent servir à ce but. Que l'optimisme même du professeur Schützenberger nous anime, et sa foi inébranlable dans le progrès. Prenons comme viatique ces paroles :

«Avec gratitude nous acceptons la tradition et les « conquêtes du passé, mais c'est à l'avenir qu'appar- « tiennent nos espérances. Cet avenir qui nous échap- « pera peut-être bientôt, c'est à vous qu'il est réservé, « il appartient aux jeunes, aux nouvelles générations « médicales.» (13).

---

(13) « Des principes de spécification.».
Leçon d'ouverture d'un cours de pathologie spéciale 1863.
(Fragments de philosophie médicale).

SON ŒUVRE

Notre intention est, nous l'avons dit, d'analyser tout ce qui dans l'édition de ces recueils d'études, de cours et de travaux divers, paraît encore utilisable et valable en 1931. C'est assez dire que nous ne ferons pas oeuvre d'érudition technique. Ainsi, bien que, certes, les «Fragments d'Etudes pathologiques et cliniques » soient l'expression de la même méthode de pensée et du même esprit clair que les «Fragments de philosophie médicale», il est inutile de s'attarder aux premiers, beaucoup plus spéciaux et dépassés de nos jours par la science médicale.

On peut distinguer trois grands points de vue successifs dans les «Fragments de philosophie médicale»: d'une part, de la médecine en tant que science, de son but, de ses tendances, de ses méthodes; d'autre part de la médecine en tant que profession ou art, du médecin, de ses devoirs et des qualités qui lui sont nécessaires, et enfin de l'organisation de l'enseignement supérieur, parties où l'auteur touche à des questions brûlantes aujourd'hui, se posent aux médecins, et avec une acuité l'homme public. De son oeuvre, nous n'analyserons donc que sa philosophie scientifique, et surtout et avant tout ses opinions sur le rôle du médecin, ses rapports avec les malades, ses confrères et l'Etat, questions qui, surtout aujourd'hui, se posent aux médecins, et avec une acuité plus grande que jamais aux jeunes générations médicales de France.

I. — *De la Médecine en tant que science.*

(Philosophie générale et philosophie médicale)

Nous avons admis que les deux douloureuses années d'immobilité et son infirmité permanente à la suite de son accident, avaient développé chez Charles Schützenberger le goût de la philosophie, en laquelle il trouvait un exutoire à son activité désormais interrompue et ralentie. C'est ainsi que l'homme fort réagit contre la misère et les tourments physiques. La victoire intellectuelle de Charles Schützenberger est tout à fait évidente et éclatante. C'est ainsi qu'il peut dire dans sa préface aux «Fragments de philosophie médicale»: «Quand en 1844, je fus nommé professeur, après dix ans d'enseignement comme agrégé, mes convictions philosophiques sont arrêtées.» Une confirmation de notre point de vue se trouve dans une note ajoutée au premier fragment de philosophie médicale intitulé «de la science et de la pratique», où l'auteur dit: «Ce fragment a été rédigé à peu de chose près dans sa forme actuelle à l'époque où un cruel accident avait, pendant de longs mois, réduit toute mon activité à la réflexion. La plupart des idées philosophiques que j'ai produites plus tard dans mes discours ou dans mes leçons datent de la même époque et ont été écrites primitivement sous forme de notes. »

Quelles sont donc ces convictions qui étaient déjà arrêtées en 1844 et auxquelles le conduisirent les longues heures de réflexion solitaire dans l'immobilité forcée ? Convictions de malade? Certes non! mais convictions viriles et philosophie d'un savant. «La philosophie est la science de la liaison des choses, elle ne *s'occupe d'aucun objet en lui-même*, elle les embrasse tous, étudie leurs rapports naturels, leur subordination, leurs principes, afin de reconstituer dans l'intelligence humaine la vaste

synthèse de la création.» (1) C'est en somme une philosophie universelle sans être universaliste, qui s'attarde non aux choses, mais aux rapports de toutes choses. Charles Schützenberger en indique ainsi le point de départ : «L'esprit humain ne crée ni les faits ni les phénomènes, il n'emprunte pas d'avantage les principes dont ils dérivent, les lois suivant lesquelles ils se produisent. Sa mission consiste à *constater* (2) des faits, à découvrir leurs rapports, leurs lois et leurs principes (3)». Plus loin, parlant de l'intelligence humaine qui cherche à découvrir l'unité des causes et des principes dans la variété des phénomènes, il dit que «sa loi fondamentale est adéquate à la réalité et ne réflète que la réalité » (4). L'homme d'action, l'homme pratique, l'homme de bon sens, doit immédiatement toucher terre ferme. Bien que Charles Schützenberger cite la connaissance de l'absolu comme «dernière expression de la philosophie», il déclare d'autre part: «La puissance de connaître, les bril-
« lantes qualités de l'entendement n'ont pas été données
« à l'homme dans le seul but de se plonger dans une
« stérile contemplation du monde et de lui-même. Ce
« but est avant tout d'éclairer la volonté et la liberté
« d'action dont l'homme dispose. *Le but final des sci-*
« *ences, en un mot, c'est leur application.*» (5)

Charles Schützenberger admet donc la réalité du monde extérieur et l'idée de l'esprit humain reflètant cette réalité. C'est un point de départ, qui, fatalement, devait faire de lui un ennemi de l'empirisme et un défenseur de l'expérimentation, un ennemi du dogmatisme et le propagandiste d'une solide méthode de pensée. Mais cela ne veut pas dire qu'il ait été un matérialiste,

(1) «De la science et de la pratique».
(2) C'est l'auteur qui souligne.
(3) «De la science et de la pratique».
(4) «De la science et de la pratique».
(5) «De la science et de la pratique».

c'était seulement un spiritualiste qui avait du bon sens. Il est déiste sans être métaphysicien. Il est comme le catholique Pasteur le témoignage vivant de la comptabilité d'une religiosité hospitalière et du déterminisme scientifique.

Semblable à celà encore à Pasteur, Charles Schützenberger admet une séparation absolue entre le domaine de la science et celui de la spéculation pure. Non qu'il considère la science comme une spécialité absolument retranchée de la vie; nous verrons, au contraire, qu'il y a pour lui une interpénétration constante de la philosophie et de la science. Mais les spéculations purement métaphysiques il les laisse à la porte du laboratoire et déclare que «dans une clinique la scolastique et les discussions métaphysiques ne sauraient être que déplacées.» ([6]). Aussi, dans sa philosophie particulièrement scientifique et spécialement médicale, est-il strictement l'homme de *l'idée générale*, l'homme de la *méthode expérimentale*, l'homme du *progrès* et aussi l'homme du *métier*.

L'homme de l'idée générale: pour lui, la médecine et la science en général constituent un tout dont l'unité et l'avenir sont garantis par le postulat rationaliste ou Kantien de la *Fixité des lois de la nature et de la vie*. Il termine son discours d'ouverture du cours de clinique médicale en 1865 par ces mots: «Nous maintiendrons toujours haut et ferme les principes même de la science, la fixité des lois de la nature.» Et toutes les méthodes ou pseudo-méthodes qui négligent cette fixité rationnelle, Charles Schützenberger les condamne. C'est ainsi que, à propos du mysticisme médical il déclare dans des termes qui, d'ailleurs, annoncent curieusement le voca-

(6) «Fragments de Philosophie médicale» (page 298).

bulaire de la sociologie moderne : «L'histoire de la médecine a dû consacrer plus d'une page curieuse au mysticisme médical. Presque exclusif chez les peuples sauvages et primitifs il s'est toujours maintenu et n'a pas encore disparu des croyances populaires. Il a revêtu toutes les formes. Depuis le sac à médecine, les incantations, les cérémonies et les contorsions bizarres de l'Indien d'Amérique, depuis la magie du Chaldéen jusqu'aux sophismes raffinés de certains philosophes dogmatisant en faveur de la possibilité ou des nécessités du surnaturel, et qui révoquent, mettent en doute la fixité des lois de la vie parce qu'un jardinier peut faire fleurir un arbre en hiver ou transformer une plante à fleur simple en une fleur double en modifiant les conditions de la végétation.» ([7])

L'homme de la méthode expérimentale: «Aujourd'hui comme jadis, déclare-t-il, mon credo se résume dans la foi en l'excellence de la méthode expérimentale». En médecine, comme partout, il n'y a pour lui qu'une vérité et qu'une méthode, c'est l'expérimentation préconisée et propagée par Claude Bernard. «Notre trop grande Université de France n'a jusqu'à présent qu'un seul Institut spécial d'expérimentation biologique: celui du Collège de France. L'importance des travaux accomplis par l'initiative et sous l'habile direction de Mr. Claude Bernard, démontre l'utilité de ce genre de recherches et doit faire désirer leur extension, leur généralisation dans tous les grands centres d'enseignement médical. » ([8]) Et il dit encore: «La connaissance positive des conditions déterminantes des manifestations vitales, physiologiques, pathologiques et thérapeutiques, la notion des lois qui président à leur développement,

(7) «Fragment de Philosophie médicale». (page 303).
(8) «Fragment de Philosophie médicale». (page 301).

tel est le but que la science doit se proposer. Et comment atteindre ce but si ce n'est à l'aide d'une méthode rigoureuse d'analyse, d'observation et d'expérimentation ! C'est, Dieu merci, ce que la science moderne a fait hardiment et franchement.» (9)

Quant à l'empirisme qui, au nom des prétendus «faits» s'opposait encore à l'exploitation méthodique et scientifique des faits et du concept rationaliste de *loi scientifique*. voilà comment il le traite: «Le plus « grave reproche que l'on puisse faire à l'empirisme « systématique, c'est d'être contraire au progrès. L'em- « pirisme ne veut constater que ce qui est, il ne de- « mande pas ce qui doit être. Or, les idées préconçues « peuvent seules pousser incessamment l'observation « ou l'expérimentation dans des voies nouvelles. Com- « ment l'empirisme, qui ne veut pas d'a priori, s'y pren- « dra-t-il pour faire progresser n'importe quelle branche « de la médecine ? » (10). Ceci vaut, non seulement pour la médecine, mais pour toutes les branches de la science. De même, ce que Charles Schützenberger dit du progrès. Il condamne l'empirisme, nous l'avons vu, comme contraire au progrès, et le progrès médical n'est pour lui qu'un aspect et qu'une partie de ce progrès total qui fut l'idéal de tout le XIXème siècle. Charles Schützenberger s'oppose au pessimisme avec la même ardeur sentimentale qui caractérisait Renan: A la suite d'une citation découragée de Goethe, il s'écrie: «Ce cri « du scepticisme découragé, serait-il l'expression d'une « appréciation exacte de la réalité ? Quoi ! ces péni- « bles travaux de l'amphithéâtre, ces laborieuses ana- « lyses chimiques, ces patientes investigations du mi- « crographe, ces recherches cliniques poursuivies dans « tous les hôpitaux, dans les pays les plus variés, ces

(9) «Fragments de philosophie médicale». (page 299).
(10) «Fragments de philosophie médicale». (page 73).

« veilles solitaires dans le cabinet, en face des obser-
« vations recueillies au lit du malade, laborieusement
« classées, comptées, analysées; quoi! Il n'y aurait là
« que le mouvement en rotation dans un cercle vicieux
« et pas de progrès ? Ces expérimentations dont la
« physiologie moderne est si fière, tous ces travaux
« accumulés, tout cet immense labeur du XIXème siècle
« serait pratiquement stérile ? Non ! Cela ne se peut,
« car ce serait la dérision de l'esprit humain.» ([11])

Si ces théories valent pour la science en général, Schützenberger illustre du moins ces vues générales par des exemples empruntés à la discipline qu'il connaissait le mieux: la médecine. Là, nous pouvons voir que rien n'est lettre morte dans ses opinions, et que cette collaboration de l'observation et de l'interprétation, ce compromis entre la servilité aux faits et l'audace dans l'hypothèse qu'on appelle méthode expérimentale, signifie pour lui, en réalité, quelque chose de très réel, de très précis et de vécu. Là, nous voyons apparaitre *l'homme de métier* et, bien que les procédés cliniques qu'il indique comme illustration de sa théorie, aient bien souvent perdu de leur modernité, retenons-en du moins que sa philosophie a une base, une racine dans la réalité, qu'elle est fondée sur les connaissances du spécialiste et non sur la fantaisie du dillettante.

II. — *De la Médecine en tant qu'Art.*
(L'apostolat médical, conseils aux médecins)

La médecine n'est pas seulement une science, elle est aussi un Art, et le Professeur Schützenberger ne néglige pas d'indiquer la portée et le caractère moral et humain de cet Art. Abordant cet aspect de la médecine

(11) «Fragments de philosophie médicale». (page 204).

dans un discours d'ouverture de son cours de clinique médicale, discours intitulé: «La médecine, son esprit et sa mission», il commence par ces belles phrases : «Je « ne connais pas de sphère d'activité plus digne et peu « d'études plus intéressantes que celle de la médecine... « Si l'intérêt, ce grand mobile de l'activité humaine, fait « tout d'abord de la pratique médicale une nécessité, la « médecine a sa source dans un des sentiments les plus « nobles du coeur humain, et répond, d'un autre côté, à « ce qu'il y a de plus élevé dans notre nature morale. A « mesure que la conscience s'éclaire, la compassion in- « stinctive pour la souffrance d'autrui s'épure ; elle « s'élève et se transforme en une idée morale et reli « gieuse, celle du *devoir* (12) dont l'expression la plus « élevée et la plus pure se résume dans l'amour de « l'homme pour son semblable, dans la charité, dans « le dévouement à l'humanité souffrante.» (13).

Il veut entrer dans le coeur de ses auditeurs avant de faire appel à leur intelligence. Y-a-t-il un meilleur moyen de capter l'intelligence des jeunes gens que de produire l'émotion qui ouvrira l'entendement ?

Partant de cette conception générale de la médecine comme art et comme mission, il donne aux jeunes étudiants et à ses confrères des conseils pratiques qui sont contenus essentiellement dans deux discours d'ouverture de son cours de clinique médicale intitulés l'un «Du médecin des conditions morales de son développement.» et l'autre «Du médecin, des conditions intellectuelles de son développement, de l'esprit d'observation.»

Il rappelle d'abord les grands principes moraux dans des phrases comme celles-ci: «Il faut qu'un but

(12) C'est l'auteur qui souligne.

(13) «Le médecin, son esprit et sa mission. Son caractère d'art et de science», discours prononcé à l'ouverture des cours de clinique médicale, le 19 novembre 1861. «Fragments de philosophie médicale. (pages 25—58), édition 1879.

idéal soit incessamment notre guide.... Il existe surtout certaines conditions morales qui représentent, si je puis dire, le principe vital d'un développement médical normal et régulier..... Il répond au sentiment le plus noble de notre nature morale, à l'amour de l'humanité». (14). Puis il s'adresse spécialement à l'étudiant. C'est d'abord chez l'étudiant que doit prendre corps le caractère apostolique de la médecine; l'étudiant doit faire preuve avant tout d'initiative : «Celui qui n'a pas ce que l'on peut appeler le feu sacré, ne trouvera ici que dégoût, lassitude et découragement.» (15) Puis il se tourne vers le médecin qui n'est que le prolongement moral de ce qu'a été l'étudiant («L'étudiant sans initiative et le docteur sans ressort moral se ressemblent») (16). D'abord le médecin de campagne: Celui-ci est placé dans une situation particulièrement intéressante qui signifie pour lui à la fois la responsabilité d'une mission particulièrement délicate, et d'autre part un gain moral appréciable. D'une part le médecin de campagne se doit, dans tous les domaines même extra-médicaux, de devenir un des agents les plus actifs du progrès et de la civilisation. Il est responsable de la santé physique et morale de ses concitoyens dans le cadre étroit d'un village ou d'un canton, comme l'instituteur ou le prêtre. Et d'autre part, cette responsabilité même est pour lui aussi un élément précieux de perfectionnement personnel et un facteur d'éducation morale individuelle. « C'est quelque chose dans la vie, dit le Professeur Schützenberger, que d'être mis en possession d'une sphère d'activité digne d'un homme de bien et d'un esprit élevé, quand on est préparé par de bonnes études, et jeune encore, plein d'ardeur et de courage.» (17) Ou encore

(14) «Fragments de philosophie médicale». (page 108 et seq.)
(15) «Fragments de philosophie médicale». (page 110).
(16) «Fragments de philosophie médicale». (page 111).
(17) «Fragments de philosophie médicale». (page 113).

«Dans cette lutte isolée de tous les jours avec la maladie et la mort, le caractère se trempe, sans que la sensibilité s'émousse; l'esprit d'observation, le tact pratique se forment rapidement» ([18]) et il conclut: «Si tous les médecins de campagne étaient ce qu'ils doivent être et ce que sont beaucoup d'entre eux, la source la plus féconde des maux, dont on se plaint le plus serait tarie. Qu'on cesse de chercher un remède dans une organisation médicale compliquée, dans des tarifs d'honoraires, dans une hiérarchie factice, dans des conseils de discipline, dans le fonctionarisme médical étendu n'importe sous quel nom et au nom de quel intérêt. Si le corps médical souffre, il souffre plus par sa propre faute que par celle des institutions». ([19])

Le médecin des villes est moins favorisé que le médecin de campagne, surtout à ses débuts. L'établissement dans une ville est une épreuve de courage et de volonté, si on ne le surmonte pas, c'est la catastrophe morale: « Si le désir de parvenir vite et à tout prix domine, le « germe d'un arrêt ou d'un vice de développement s'in- « carne et empoisonne toute l'existence médicale. Vou- « lez-vous savoir jusqu'où l'on peut aller dans cette di- « rection ? Voyez la quatrième page du premier jour- « nal venu, vous y trouverez inscrits des noms de doc- « teurs, honte et fléaux du corps médical. Il est dans le « mal, comme dans le bien, des gradations, des nuances « infinies. Si les monstruosités sont rares, les déviations « sont fréquentes. Le charlatanisme, l'indélicatesse, l'im- « probité peuvent revêtir mille formes; quelques-unes « miroitent agréablement, éblouissent même les yeux du « public. Mais allez au fond des choses, et, sous cette « apparence trompeuse, vous trouverez la gangrène qui

---

(18) «Fragments de philosophie médicale». (page 113).
(19) «Fragments de philosophie médicale». (page 115)1.

« empoisonne toute une vie et détruit, dans leur germe, « les plus beaux éléments d'avenir.» (20)

Contre ces tentations, contre ces déchéances, il n'est qu'un remède: la certitude de bien savoir son métier, accompagnée de la volonté fière de le bien faire, et de la conscience des valeurs morales que nous avons déjà examinées précédemment. C'est un devoir envers la collectivité et un devoir envers soi-même.

En dehors de ces devoirs du médecin envers le monde extra-médical, il existe aussi des devoirs de confraternité à l'intérieur même du corps médical. Ces devoirs, le Professeur Schützenberger les définit dans un discours prononcé le 4 Juillet 1867 à la séance annuelle de la société de médecine de Strasbourg. D'abord il définit ainsi le mot confrère : «Les malfaiteurs de « toute espèce peuvent s'unir entre eux pour être plus « forts et pour atteindre plus sûrement leur but. Ce « n'est que par dérision qu'ils se donneraient le nom de « confrères. La haute moralité du but commun qui crée « les liens de la solidarité est la source même, le principe et l'essence de la vraie confraternité. Ce sentiment ne se développe que sous forme d'une branche « ennoblie, greffée sur le tronc commun de la fraternité et de la solidarité humaine. On ne peut être confrère qu'à la condition de travailler en commun à « une oeuvre de bienfaisance humanitaire. Ceux-là seuls « qui font profession de dévouement en vue d'assurer « à leurs semblables un bien moral, intellectuel ou matériel, se désignent légitimement entre eux de cette « noble appellation. Certes, elles n'appartient pas exclusivement aux médecins; mais dans aucune profession le sentiment de la confraternité n'est plus indélébile.» (21)

---

(20) «Fragments de philosophie médicale». (page 113).
(21) «Fragments de philosophie médicale». (page 447).

Le fondement d'une telle confraternité, c'est, dit-« il, la commune conscience de la valeur et de la dignité « de notre mission professionnelle, aussi bien que la « commune conscience de notre insuffisance individu-« elle. » (22) et son but, c'est que les médecins trouvent « précisément dans ces associations confraternelles « le plus sûr des moyens de complèter les condi-« tions essentielles de leur dignité professionnelle. Ces « conditions se résument en peu de mots: *capacité sci-« entifique et pratique, moralité, honorabilité.* (23).

Car «L'individualisme n'engendre que trop souvent « l'orgueil, et les passions égoïstes se développent sans « frein et sans contre-poids dans l'isolement; le méde-« cin, sans contact avec ses confrères, est disposé à s'es-« timer trop et pas assez haut les autres. De là la ten-« dence au dénigrement et souvent à l'envie. C'est là, « Messieurs, il faut avoir le courage de le dire, le ver « rongeur de notre dignité professionnelle. C'est quand « les médecins ne s'honorent pas assez haut entre eux « que leur honorabilité périclite aussi dans le pu-« blic. » (24).

Quelle sera la base pratique de cette confraternité ? Cette solidarité consistera-t-elle en une sympathie garantie uniquement par la bonne volonté de chacun ? Non, il faut que, entre eux et vis-à-vis du monde extérieur, les médecins *s'organisent*, et s'organisent d'une façon solide, et même *hiérarchique*. Car il n'est pas question d'un lien purement moral. Le Professeur Schützenberger, qui n'est pas un rêveur, sait que la meilleure garantie de l'union morale est un lien extérieur d'autorité. Seulement la base de l'organisation doit être plus

(22) «Fragments de philosophie médicale». (page 448).
(23) «Fragments de philosophie médicale». (page 456).
(24) «Fragments de philosophie médicale». (page 457).

l'idéal et la mission commune, que l'intérêt; en ce sens, l'organisation préconisée par le Professeur tient le milieu entre l'amicale et le syndicat: c'est un syndicat de l'idéal. Il ne s'agit pas pour cette organisation de se réunir pour voter un «ordre du jour» ou un «rapport moral», il s'agit d'organiser hiérarchiquement le corps médical en un comité jugeant en dernier ressort de tout ce qui concerne l'exercice de la médecine.

Et il s'agit surtout de limiter le pouvoir et les attributions de l'Etat. Car l'organisation du corps médical doit être essentiellement interne et autonome, et ne pas avoir la moindre directive à recevoir de la part de l'Etat et de la bureaucratie. Le Professeur Schützenberger est un ennemi décidé de toute ingérance de l'Etat dans les choses médicales. Il expose les raisons de cette attitude dans le rapport lu à la société de médecine de Strasbourg les 2 et 16 octobre 1845 et intitulé «Notes sur l'organisation de l'enseignement et de l'exercice de la médecine». La centralisation de l'enseignement sur le modèle de la centralisation politique serait un fléau. «Ce serait le coup de mort de toute vie scientifique dans les provinces. La France médicale ne serait plus qu'une tête énorme et pleine d'idées attachée à un cadavre. Que l'on ne dise pas que la vie scientifique rayonnerait du centre à la circonférence. Ce rayonnement ne saurait dépasser certaines limites; là où il ne reste de place que pour des praticiens, la vie scientifique languit et finit par s'éteindre.» ([25]).

L'Etat ne peut de façon féconde, ni assurer l'enseignement, ni garantir la capacité du corps médical, qui doit être choisi uniquement par des spécialistes, c'est-à-dire par des confrères. Il est tout aussi incompétent en matière de garanties morales, et n'est pas d'avantage qualifié

(25) «Fragments de philosophie médicale». (page 416).

pour « attirer dans la carrière médicale un nombre suffisant d'hommes capables». Ce n'est pas seulement à l'intérieur du corps médical que Charles Schützenberger récuse l'intervention de l'Etat, mais aussi dans les rapports entre médecin et client: « L'intervention de l'Etat pour règlementer les rapports de médecin à client doit s'arrêter là où s'arrête l'intérêt social.» (26). C'est réclamer assez nettement le respect absolu du secret professionnel, et c'est affirmer que le médecin n'est responsable de ses actes professionnels que devant ses pairs. N'ajoute-t-il pas ces mots significatifs: « Vis-à-vis de la société, le médecin et le pharmacien sont responsables de leurs actes professionnels. Ce principe est incontestable; mais l'exercice de la médecine et de la pharmacie serait impossible si les questions de responsabilité pouvaient être soulevées sans discernement, sans équité, sous l'influence de sentiments froissés ou de passions honteuses. La faculté de déterminer les cas de responsabilité ne saurait être abandonnée au public ignorant et souvent injuste. Les Tribunaux ordinaires manquent de lumière; magistrats et avocats sont également incapables d'éclaircir ou d'apprécier des questions aussi délicates. Le médecin et le pharmacien ne peuvent reconnaître que la compétence de leurs pairs. Les conseils de salubrité, organisés comme nous l'avons indiqué, offriraient seuls des garanties suffisantes de capacité et de justice pour décider si le médecin est responsable ou non. Ils devraient souverainement décider les questions de ce genre. La question de fait étant décidée par l'affirmative, il appartiendrait aux tribunaux ordinaires de déterminer dans les formes ordinaires l'indemnité ou les peines que le fait entraîne». (27).

---

(26) «Fragments de philosophie médicale». (page 432).
(27) «Fragments de philosophie médicale». (page 433).

En outre, chose particulièrement actuelle, le Professeur Schützenberger insiste sur l'injustice de toute règlementation des honoraires par l'Etat, de tout fonctionnarisme médical à un degré quelconque. Le médecin veut avoir affaire au malade et à lui seul, et toute facilité spéciale de paiement accordée à certains malades doit être une affaire entre le malade et le médecin, ou, le cas échéant, entre le malade et l'Etat, mais jamais entre l'Etat et le médecin. Il s'exprimait ainsi sur ce point: « La fixation des honoraires, ou toute autre intervention de ce genre, porterait le cachet indélébile d'un fait arbitraire. C'est en vertu de ce principe que la prescription des honoraires, au bout d'une année, peut être taxée sans exagération de révoltante iniquité. » ([28]).

Ainsi l'organisation du corps médical doit être le fait d'une institution spéciale, spécialisée, et spécialiste, indépendante de l'Etat, toute puissante dans son domaine. C'est préconiser la création d'un «Etat dans l'Etat», qui ne soit pas l'ennemi, mais l'auxiliaire de l'Etat politique, et dont les attributions soient strictement limitées au domaine professionnel. Il est particulièrement caractéristique de constater que Charles Schützenberger va si loin dans l'indépendance qu'il réclame pour le corps médical, qu'il se refuse à concéder à l'Etat même un pouvoir étendu de repression des fraudes et du charlatanisme: «Gardons nous, dit-il, au « nom de notre propre intérêt professionnel, de récla « mer avec trop d'insistance des lois répressives plus « sévères ou une répression plus active de l'exercice il- « légal. Si l'Etat entrait dans cette voie au nom de nos « privilèges professionnels, ce n'est pas l'exercice illégal « qui aurait à en souffrir le plus; il en serait quitte pour

(28) «Fragments de philosophie médicale». (page 434).

« changer de forme et peut-être d'habit. Au besoin il « se cacherait sous le voile de la charité et de la bienfai- « sance et ferait taire la rigueur des lois et de la repres- « sion au nom des principes les plus sacrés de l'huma- « nité. Si l'Etat étendait sur les médecins en titre sa « protection, il se croirait certainement aussi en droit de « demander quelque chose en retour. Ce quelque chose « serait tout simplement l'abandon d'une partie de « notre liberté professionnelle. En retour, l'Etat pour- « rait se croire en droit d'assigner au médecin sa ré- « sidence, de taxer le chiffre de ses honoraires, de « l'obliger à soigner les pauvres, de contracter abon- « nement avec les gens aisés d'une circonscription ou « d'une commune. Le fonctionnarisme médical, « substitué à la liberté de notre profession, voilà ce « qui est au bout de cette intervention de l'Etat ré- « clamée pour protéger nos intérêts professionnels». ([29]).

Voilà donc les conseils pratiques et moraux que Charles Scützenberger donne aux jeunes médecins. Il obéit à une conception apostolique de la médecine. Mais en même temps nous avons vu que, au point de vue philosophique, sa conception de la médecine et de la science était d'une lucidité et d'une sobriété bien éloignées de tout mysticisme. L'idéalisme qui anime sa conception de la médecine comme art, ne doit pas nous faire oublier son réalisme de savant. Ie ne veut pas, dit-il, cacher «sous des fleurs de rhétorique» les misères et les dégoûts qui attendent les jeunes médecins. Il les prévient de ne pas attendre de leur dévouement grande reconnaissance ni grande distinction. Et de plus «à côté du succès il y a aussi le revers, il y a l'impuissance de l'art, il y a notre propre impuissance.»

(29) «Fragments de philosophie médicale». (page 454).

Ainsi, prudemment, il conduit ses auditeurs vers la terre ferme du bon sens: « Guérir les malades et conserver la santé, tel est, vous le savez, le but essentiel de la médecine. » ([30]).

Cette conception, sous forme sobre et lapidaire, est loin d'exclure l'enthousiasme; elle est au contraire le type d'une conception apostolique et désintéressée de la médecine. Fidélité modeste à l'expérience d'une part, générosité de l'autre, voilà les qualités du médecin. La première, transposée sur le plan extra-scientifique deviendrait sécheresse; la deuxième, exagérée, se transformerait en prétention tapageuse. Leur efficacité réside dans leur harmonie. Lorsqu'il appelle la médecine «un idéal esthétique du bien et du beau à réaliser» ([31]), il la considère comme un art, et lorsque, plus loin il la définit comme « un art subordonné à l'expérience et à la science » il fait allusion à son caractère scientifique. Le médecin est un artiste, certes, mais un artiste «qui ne peut quelque chose qu'en tant qu'il sait». ([32]).

C'est ainsi que le Professeur Schützenberger inaugure le contact avec ses élèves, faisant tour à tour appel à leur coeur et à leur raison ,dans une péroraison qui ouvrira la voie au travail méthodique: «La philosophie médicale détermine l'objet, le but, l'esprit, en un mot la nature de la médecine et ses rapports avec l'entendement humain, avec les autres sciences et les autres branches de l'activité humaine. » Puis: «la connaissance des rapports de l'objet de la médecine avec notre propre entendement nous révèle les moyens, les procédés qui peuvent conduire à la connaissance de cet objet, elle in-

---

(30) La Médecine, son but et sa mission
(Fragments de philosophie médicale .(page 26—58)
(31) La Médecine, son but et sa mission
(Fragments de philosophie médicale .(page 26—58)
(32) La Médecine, son but et sa mission
(Fragments de philosophie médicale .(page 26—58)

dique la direction qu'il faut suivre dans les travaux ultérieurs et prédétermine les *méthodes*». Il n'y a pas dans ces phrases vaine «méthodologie» à l'usage des philosophes, mais conseils pratiques donnés au spécialiste. La philosophie a une valeur non seulement humaine, mais *scientifique*, en ce sens que la réflexion philosophique est susceptible *d'éclairer le spécialiste lui-même sur les moyens les plus rapides et les plus sûrs de triompher du monde extérieur dans sa spécialité même*. Et lorsque le Professeur Schützenberger déclare que «l'avenir des sciences est fondée sur la connaissance de leurs rapports, sur la philosophie» et que « le flambeau de la philosophie éclaire la voie», c'est assez dire que la science ne saurait se passer des lumières de la philosophie, de même que la philosophie n'a pas le droit de négliger les données et les exemples vivants de la science. Ces citations éclairent singulièrement la philosophie de Charles Schützenberger. C'est avant tout la philosophie d'un homme de métier qui est en même temps un esprit universel, *donc la philosophie d'un savant*, et c'est à ce titre qu'elle peut servir d'enseignement et d'exemple à tous ceux qui, à notre époque, poursuivent ce même triple but de l'humanité consciente : Connaître, Aimer et Guérir.

L'HOMME PRIVÉ ET LE MÉDECIN

Après avoir esquissé la vie, les opinions et les méthodes du Professeur Schützenberger, il nous faut, pour toucher plus intimement à cette chose toujours plus fuyante qu'est la vie d'un homme, voir de plus près son attitude dans la vie pratique et le juger, soit à travers ses actes et ses paroles, soit à travers le témoignage de ses amis; en d'autres termes, il nous faut décrire l'homme tout court, le médecin et le confrère, le citoyen et l'homme public.

Si nous lisons les quelques discours qui furent prononcés à l'occasion de sa mort, ou de l'inauguration de son buste, on est amené, devant le témoignage unanime de tous ses amis et collaborateurs, à constater qu'il fut lui-même ce que, avec tant d'éloquence et de bon sens, il demandait que fussent ses confrères. Le Docteur Eug. BOECKEL, chirurgien de l'hôpital, disait de lui avec raison :

« Mais il ne se bornait pas à faire l'éducation scien
« tifique de l'étudiant, il suivait le jeune docteur dans
« sa carrière, lui donnant des conseils, des recomman-
« dations, cherchant surtout à l'imprégner de cet esprit
« de moralité professionnelle, de justice, de bienveil-
« lance envers les confrères, qu'il *possédait lui-même*,
« à un haut degré et qui a contribué à maintenir la
« dignité de l'homme dans notre corps médical alsa-
« cien. » (1)

(1) Discours de Monsieur le docteur Boeckel, à l'inauguration du buste de Charles Schützenberger, 1882.

Reconnaissons d'abord son *sens profond des responsabilités*, (cette qualité sans laquelle l'homme serait une girouette, et la société un chaos) ; en peut-on trouver une illustration plus belle et plus digne que ce début de discours prononcé à l'ouverture de son enseignement de clinique interne, en 1844, et traitant «du but et de l'esprit des travaux cliniques.»

« C'est un moment bien solennel pour moi que « celui où je remplis, pour la première fois les hautes « fonctions qui viennent de m'être confiées. Appelé à « occuper une chaire nouvellement créée, devenu pro- « fesseur en dehors de la voie du concours, je sens que « l'avenir seul peut sanctionner la distinction dont mon « passé à été jugé digne. Avant de franchir cette en- « ceinte, j'ai mesuré *toutes les obligations que cet avenir « m'impose*, et j'ai fait taire toute autre voix que celle « de la conscience. Si je ne m'étais pas senti la force et « le courage de remplir dignement la belle mission de « professeur de clinique, croyez le bien, je n'aurais ja- « mais accepté la grave responsabilité qui m'attend. »

Sa *passion du travail* fit dire au docteur HERRGOTT, professeur à la Faculté de Médecine de Nancy : «Mais pour accomplir cette tâche journalière pendant quarante ans, quelle énergie dans la patience. Le mot de «dévouement» peut seul caractériser cette vie d'enseignement.» (2)

Monsieur le Professeur HERRGOTT exalte la bonté du Professeur Schützenberger : (3) « Une caresse « rayonnait de ses traits, de son profond et sympathique

(2) Discours de M. le Professeur Herrgott, professeur à la Faculté de Médecine de Nancy, prononcé à l'occasion de l'inauguration du buste de Charles Schützenberger en 1882.

(3) Discours de M. le Professeur Herrgott, professeur à la Faculté de Médecine de Nancy, prononcé à l'occasion de l'inauguration du buste de Charles Schützenberger en 1882.

« regard, car il avait l'intelligence du malade, ce qui « est bien plus que la sympathie et la compassion.»

C'est bien là, la réalisation du programme qu'il se fixait lui-même dans son discourrs :

« Du médecin. Des conditions morales de son développement», discours prononcé à l'ouverture du cours de clinique médicale en 1863, où il parlait de «ces malades pauvres que la charité publique vous confie» et «qui ne vous ont point choisi». Il disait alors: «Si vous ne venez point au malade animé d'un sentiment de charité profond et vrai, qui ne se simule jamais, ou qu'on ne simule pas longtemps, si le malade peut se croire négligé ou méprisé, et l'objet non d'un acte de bonté, de bienfaisance sincère, mais de recherches, d'études, d'investigations indiscrètes, voire même d'expérimentations, vous ne serez pour lui qu'une misère de plus ajoutée à toutes ses misères.»

A la base de toutes ces brillantes qualités morales, Charles Schützenberger possédait aussi ce sens de l'humour et cette bonne humeur dans l'injustice sans lesquels l'homme le mieux doué est un déséquilibré. Dans son discours sur la moralité professionnelle, après avoir défini la médecine comme «une profession consciente et jalouse de sa dignité» il dit en parlant des organisations médicales :

« En voyant de loin les réunions médicales pério-
« diques, des esprits vulgaires s'imaginent peut-être que
« les médecins ont en vue plus spécialement la sauve-
« garde de leurs intérêts naturels, qu'ils discutent les
« conditions de leur existence, qu'ils font des meetings
« pour la hausse de leur salaire, la diminution des
« heures de leur travail pour la défense de leurs privi-
« lèges, que sais-je! peut-être sommes-nous tant soit peu
« soupçonnés d'avoir des allures suspectes! Hélas! Les

« médecins ne sont pas absolument gâtés, ils ne le sont « ni pas la bienveillance qui vient d'en bas, ni par celle « qui descend d'en haut. C'est peut-être triste. Mais il « vaut mieux rire, avec Rabelais, notre antique con- « frère, des tristes choses. »

Il est réconfortant de voir un Français, un médecin français, se réclamer de Rabelais en regardant la vie, nous pouvons alors dire que la bonne tradition de sagesse n'est pas morte, et constater avec plaisir que l'on n'a pas encore perdu cette bonne humeur bien trempée qui est l'arme des coeurs sensibles et la garantie d'un esprit sérieux et profond.

Charles Schützenberger dit quelque part de sa méthode qu'elle est «simple comme le bon sens». N'est-ce pas en effet le bon sens qui lui fait dire, s'adressant à ses étudiants à l'occasion de son premier cours clinique: «Puis-je vous le dire je compte beaucoup sur vous, car, de quelque point de vue que je considère l'activité clinique, je trouve que les devoirs du maître sont unis à ceux des élèves; il existe entre eux une solidarité qui rendra ma tâche plus facile, une solidarité, dont je me félicite et qui m'inspire confiance.» (4).

Enfin nous terminerons la description de cette belle figure par un trait intime rapporté par le docteur FAUDEL: «Après la séance (de la Société de médecine ou de l'Association de prévoyance des médecins du Bas-Rhin), il était heureux de se retrouver au banquet traditionel, entouré de ses collègues et amis qu'il invitait à terminer la journée dans sa magnifique propriété de l'île Jars. Quelle amabilité et quel entrain il apportait à ces causeries intimes, dont chacun a conservé le plus délicieux souvenir.» (5).

---

(4) «But et esprit des travaux cliniques», 1844.

(5) «Notice biographique sur le docteur Charles Schützenberger», présentée à la Société médicale du Haut-Rhin en 1881.

Voyons maintenant le médecin, le confrère jugé par ses collègues, et d'abord le médecin à la clinique. Le professeur HERRGOTT nous dit: «En le voyant arriver « chaque jour avec la plus ponctuelle exactitude dans « la salle 48. où il commençait sa visite, les élèves éprou- « vaient la plus vive satisfaction; ils avaient raison, sa « pratique était un exemple.» Dans la ville son prestige n'était pas moindre. Le docteur FAUDEL le décrit allant en ville très régulièrement pour la consultation qui se prolongeait parfois plusieurs heures et il ajoute: «Malgré les fatigues et les préoccupations qu'entraîne la pratique médicale, il ne put jamais se décider à l'abandonner complètement.» Son urbanité était proverbiale parmi ses confrères et les étudiants.

Faudel, dans sa notice biographique écrit: «Et pour nous aussi, Messieurs, quel auxiliaire précieux dans ces cas difficiles qui ne se présentent que trop souvent dans notre pratique! Ses ressources thérapeutiques étaient inépuisables et il n'abandonnait jamais la lutte, même dans les cas, en apparence les plus désespérés. Tant que ses forces ne le trahirent point, il accourait à notre appel, bravant la fatigue et les intempéries, nous étions heureux de recevoir les conseils de sa haute expérience, et avons tous pu apprécier le tact, la bienveillance, la modestie qu'il apportait à ses consultations.»

«Son affabilité envers les jeunes collègues et ses anciens élèves était réputée, il aimait à les guider dans leur carrière, s'intéressait à leur sort ainsi qu'à leurs travaux et se réjouissait de leurs succès. S'il avait à les combattre dans quelque discussion scientifique, il le faisait toujours d'égal à égal et avec la plus grande courtoisie.»

«Les égards réciproques, la solidarité en toutes circonstances étaient pour lui une règle qu'il observait rigoureusement et qu'il savait imposer aux autres.» —

«Il ne s'est pas contenté d'exposer les principes qui doivent diriger la conduite du médecin ; il donnait lui - même l'exemple de toutes les vertus professionnels. On peut dire que c'est à son influence en grande partie que nous devons cet excellent esprit qui honore le corps médical alsacien, le maintien et la prospérité de nos organisations confraternelles qui ont résisté aux plus violents épreuves.»

Ecoutons encore le docteur G. LEVY, trésorier de l'Association de Prévoyance, médecin titulaire de l'Hôpital civil:

« Dans les rapports de Monsieur le Professeur « SCHUETZENBERGER avec ses confrères, dit-il, « quelle modestie, quelle affabilité, quel dévouement, « quelle vraie fidélité ne trouvait-on pas chez cet homme « si estimable! Quel tact, quelle louable et courageuse « franchise, quelle inébranlable fermeté ne sut-il pas « déployer dans les circonstances délicates, dans les « temps difficiles, dans les jours sombres, comme il les « appelait lui-même si tristement ! Dans ces jours né- « fastes, le coeur de l'homme juste est resté ferme. Vous « n'oublierez pas, Messieurs, sa conversation si atta- « chante, sa douceur ferme, ses goûts simples, sa volonté « forte, son amitié solide ,son esprit sage et modéré, « s'élevant au-dessus des passions. Se rendre utile à ses « concitoyens et surtout à ses confrères, les obliger, les « soulager, les éclairer, les défendre, tel fut son bon- « heur. Son coeur était animé de cet enthousiasme pour « le bien, que *rien*, *rien* ne pouvait décourager.» (6).

Il y a dans ces éloges de ses confrères plus que la louange officielle du chroniqueur. Il y a l'objectivité du témoin oculaire qui raconte des épisodes *vécus*, des anecdotes réelles et il y a le ton chaud et fraternel de l'ami,

(6) Discours prononcé à l'inauguration du monument du Professeur Schützenberger.

du *confrère*, dans le plein sens du mot. Aussi n'avons-nous pas trop dit, lorsque nous affirmions que le professeur SCHUETZENBERGER *avait été comme homme, comme médecin, comme confrère, ce qu'il demandait aux autres d'être.* Et cela nous allons voir qu'il le fut dans tous les domaines, dans ses rapports, non seulement avec les individus, mais avec les collectivités. L'homme public et le patriote furent fidèles à leur programme comme l'homme privé et le médecin. Le citoyen fut à la hauteur du concitoyen et du confrère.

LE CITOYEN ET L'HOMME PUBLIC

Ce n'est pas par des actes héroïques qui frappent l'imagination des foules — il ne put même pas, infirme et épuisé qu'il était, rester jusqu'à la fin du siège dans la cité ravagée — mais c'est par une attitude fière et digne devant le malheur qui frappait la patrie, que Charles Schützenberger montra ce sens de la responsabilité que nous avions admiré comme le trait dominant de son caractère : dans le domaine public cette qualité porte un nom: elle s'appelle courage civique. Le coeur ravagé, exilé dans son propre pays, pleurant, comme toute l'Alsace, la patrie mutilée, Schützenberger trouva dans son patriotisme même la force d'être objectif vis-à-vis du conquérant. Nous n'avons pas besoin de citer le témoignage de tiers. Dans ces choses, les paroles sont des actes suffisants, pour prouver le coeur ferme et généreux d'un lutteur de race.

Dans son discours «Des rapports professionnels» (1) il dit :

« J'estime trop haut la science médicale allemande, trop « souvent, dans ma longue carrière, j'en fus l'interprête, « pour ne pas être certain que les futurs docteurs sortis « de la nouvelle université de ce pays seront dignes de « leurs aînés par leur science et leur capacité pratique».

et dans son remarquable discours «Du recrutement du corps médical de l'Alsace-Lorraine» prononcé le 4 juillet

(1) Discours prononcé à la réunion annuelle de la Société de prévoyance du Bas-Rhin, le jeudi, 4 juillet 1872. C'est en somme le discours d'adieu du vieux professeur qui quitte l'enseignement.

1878: «D'incontestables améliorations ont été exécutées en tout ce qui touche aux conditions matérielles du haut enseignement.»

« Mais il est une question pendante, grave et douloureuse à la fois, que se pose avec anxiété notre patriotisme local: c'est celle de savoir comment on recrutera dans l'avenir le corps médical dont l'Alsace était fière à juste titre. Les jeunes générations actuelles de l'Alsace et de la Lorraine seront-elles, de fait, exclues du haut enseignement scientifique et médical parce qu'elles ont le malheur de ne pas posséder la langue scientifique du peuple allemand ? ». (2).

Il n'y a pas là l'attitude étroite d'un homme qui ne connaîtrait que sa province; s'il parle seulement de patriotisme local, c'est parce que c'est là la seule manière légale de protester contre le conquérant.

C'est cette déclaration ferme et fière que nous retrouvons dans le discours prononcé le 3 juillet 1873 sur la «Moralité Professionnelle» :

« Notre milieu médical fut, dans le passé, un milieu d'hospitalité généreuse et bienveillante, il doit rester encore un milieu de dignité et de haute moralité. Demander plus aujourd'hui serait porter atteinte à des sentiments d'un autre ordre, qui ne sont plus que du ressort de la conscience individuelle et que personne n'a le droit de violenter.

« Après tout, ce n'est pas à nous autres, Alsaciens, à nous adapter à un nouveau milieu médical. Nos moeurs traditionnelles, notre esprit scientifique, nos sentiments de confraternité ne datent pas d'hier, ils ont depuis des siècles leurs racines dans la profondeur du sol de ce pays, ils ont constitué un corps médical

(2) Discours prononcé à la réunion annuelle de la Société de prévoyance du Bas-Rhin, le jeudi, 4 juillet 1872. C'est en somme le discours d'adieu du vieux professeur qui quitte l'enseignement.

« alsacien respectable et respecté. Ce corps a le droit « de vivre de sa propre vie. Il est assez fort pour s'assi- « miler, peu à peu, tout ce qui n'est pas réfractaire à « sa nature, il l'est trop pour se laisser absorber. En « tous cas, il ne périra pas d'inanition.»

C'est donc un patriotisme éclairé, que celui du professeur Schützenberger, un patriotisme qui n'est pas haine aveugle de l'étranger, mais amour fécond d'une tradition vaste et profonde — un patriotisme accueillant, qui est le contraire du fanatisme. Ce n'est pas non plus un patriotisme de clocher ; en réalité il s'agit bien de la France, et de la civilisation française, chez Charles Schützenberger, et s'il parle seulement de la «patrie restreinte», c'est parce qu'il était impossible alors de parler autrement. Mais en même temps, ce patriotisme est fier et courageux. Sans contester le moins du monde les améliorations considérables que l'Administration allemande a apportées à l'Université de Strasbourg, il ne proteste que plus ouvertement et plus fièrement contre la germanisation systématique de l'enseignement, la méconnaissance de la tradition française et il n'hésite pas à affirmer dignement: «J'obéis à un devoir en déclarant hautement et publiquement en face de mes compatriotes qui ne me démentiront pas, en face de l'Europe scientifique qui sait apprécier et juger, que l'exclusion absolue de la langue française du haut enseignement dans l'Université de ce pays équivaut à l'exclusion de tous ceux de ses enfants qui sont en cours d'études. ([3]).

Et en 1899, il ajoute lors de l'édition du discours sur le recrutement du corps médical qu'il avait prononcé onze ans auparavant, cette note significative :

(3) Ch. Schützenberger : Fragments de philosophie médicale — (page 477).

« Dans un discours public j'ai dû m'abstenir de « signaler d'une manière plus spéciale, et pour des « raisons facile à comprendre, un ordre de causes in- « contestables, prépondérantes : ce sont les causes poli- « tiques. En réimprimant aujourd'hui l'expression de « mes pensées, sous forme d'un livre, je puis dire et « je me dois à moi-même de dire franchement mon « opinion tout entière.

« Parmi les influences qui dépeuplent d'Alsaciens « l'Université alsacienne, il est difficile de ne pas com- « prendre une cause plus profonde; elle se résume dans « une impossibilité morale: celle des jeunes générations « des classes élevées et moyennes de s'adapter à des con- « ditions nouvelles de milieu absolument contraires à « leur vie antérieure et aux habitudes de leur mode « d'existence général.

« Certainement tout organisme, les organismes en- « core jeunes surtout, peuvent s'adapter; d'ordinaire « même ils s'adaptent assez facilement à de nouvelles « conditions d'existence. Car l'adaptation est une faculté « inhérente à tout ce qui vit, à tout ce qui se développe; « elle est une loi générale de la vie, de la vie des « individus comme de celle des peuples et de nations. « Mais si les politiques ne le savent pas, tous les natu- « ralistes et tous les médecins savent très bien que « l'adaptation n'est possible qu'à la condition de se « faire par des mutations organiques lentes, progres- « sives, et par des transformations sagement ménagées.

« Vouloir faire vivre et prospérer un poisson d'eau « douce en le lançant brusqement dans la mer, ce serait « le condamner à périr, à languir, ou à émigrer jusqu'à « ce qu'il ait rencontré l'embouchure de quelque ri- « vière; et cependant, plus d'un poisson d'eau douce « est d'origine maritime et pourrait peut-être dans de « certaines conditions redevenir un animal marin.

« La grande erreur du gouvernement annexioniste « a été de croire que l'Alsacien, d'origine germanique, « pouvait redevenir allemand de coeur, d'intelligence « et d'esprit, d'emblée, sans transition, sans ménage- « ment, par un simple coup de force, par une simple « substitution d'une garnison à une autre garnison, d'un « drapeau à un autre drapeau, d'un uniforme à un « uniforme, d'un président supérieur à un préfet, d'un « Kreisdirector à un sous-préfet, d'un fonctionnaire à « un autre fonctionnaire, d'une langue officielle à une « autre langue officielle, d'une université à une aca- « démie,d'un pédagogue à un maître d'école, d'une bu- « reaucratie à une autre bureaucratie administrative.

« On s'est troupé du tout au tout, comme le natu- « raliste qui confrondrait l'eau salée et l'eau douce « pour y faire vivre indifféremment des êtres habitués « exclusivement à l'un ou à l'autre de ces éléments.

« On se troupe encore si l'on croit trouver les « nouvelles, les jeunes générations moins réfractaires à « une assimilation plus rapide et plus complète. Rede- « venir Alsacien après avoir été Français, cela se pou- « vait; car il existe dans ce pays un esprit, un génie, « un profonde sentiment de patriotisme local; Mais « transformer, d'emblée un jeune Alsacien en vieil Alle- « mand, c'est là un problème plus difficile: cela ne « se pourra faire qu'après plusieurs générations éteintes « et remplacées. On a voulu tout brusquer et l'on a « tout compromis.

« Les pédagogues allemands ne transformeront pas « plus les enfants que les instructeurs prussiens les con- « scrits; car les enfants et les fils vivent encore et re- « vivront de nouveau de la vie des parents, de la vie « de la famille. Au foyer domestique ils retrouveront « les regrets amers, la tristesse, parfois le désespoir,

« quelquefois aussi les espérances, toujours des pensées « et des sentiments alsaciens.

« L'air qui circule dans l'atmosphère d'un pays « conquis est hanté par des spectres qui impressionnent « les jeunes esprits d'une manière bien autrement pro- « fonde que les admonestations de pédagogues étran- « gers. Sentir en tout et partout la domination étran- « gère, c'est là une de ces douleurs qui, tant qu'elle « durera, frappera d'arrêt tout développement sain et « régulier dans notre pays.

« Si l'école, si le Lycée, si le Gymnase, si le Sémi- « naire, si l'Université, tout en admettant largement « l'élément allemand, étaient restés d'esprit et de fait « alsaciens, si le pays avait eu, tout d'abord, une con- « stitution, une administration régulière dans le pays « et par le pays alors ! oui alors ! la force des choses « eût pu faire reprendre à la vie intellectuelle et morale « une évolution plus régulière et l'adaptation progres- « sive à de nouvelles conditions devenait du moins « possible.

« Les procédés suivis, avec la raideur d'une volonte « de fer, ont brisé bien des existences, rompu bien des « liens, détruit en germe bien des forces qui ne deman- « daient qu'à vivre et à se développer; ils n'ont, après 8 « ans, produit aucune transformation vivante. C'est que « les forces vitales peuvent bien être détruites, mais « elles ne peuvent pas être engendrées par la force « physique.

« Une erreur de doctrine politique, l'application à « un pays très-avancé du dogme rétrograde de la con- « quête, son exploitation sous forme de territoire, telle « est la cause essentielle, la cause vraie, la cause pro- « fonde de la situation intellectuelle et morale de l'Al-

« sace, dont l'abandon des hautes études n'est qu'un « symptome accessoire et superficiel.» (4).

Ce patriotisme du professeur Schützenberger se retrouve, avec tous ses caractères de clarté, d'hospitalité, de fermeté et de courage, dans ses actes publics et dans son activité universitaire. A d'autres de lutter sur le terrain politique; lui, professeur de médecine, luttera sur le terrain de l'enseignement en général et de l'enseignement de la médecine en particulier. Certes il rendra — nous l'avons dit — hommage à l'Allemagne et une comparaison qu'il fait entre l'Université allemande et l'Université française paraît être à l'avantage de la première. Mais dans le cadre de l'Alsace, où les deux systèmes se heurtent, il prend parti pour la civilisation de son pays d'élection. Et c'est pourquoi qu'il créa en 1871, cette école de médecine libre et autonome, où l'enseignement était donné en français, et qui fut supprimée en 1872 par les allemands. Le Docteur THORENS dit à ce propos dans l'étude qu'il consacra à Charles Schützenberger dans la Revue Alsacienn: «Une similitude de nom a « souvent fait regarder la tentative de création d'une « école autonome comme l'oeuvre du parti autonomiste. « C'est une erreur qu'il importe de ne pas laisser s'éta- « blir à l'état de légende. Elle devait, au contraire, « être un obstacle à l'oeuvre de germanisation, et les « allemands ne s'y trompaient pas, quand ils se pres- « saient de la supprimer. (5).

Et écoutons le professeur Charles SCHUETZENBERGER lui-même parler de cette oeuvre, dans le rapport qu'il fit au conseil municipal, lors de la dissolution de l'école autonome :

(4) Ch. Schützenberger : Fragments de philosophie médicale — (page 250 et seq.)

(5) Thorens — Charles Schützenberger — Revue Alsacienne, février 1882, (page 165).

« Rien, si ce n'est quelques vagues rumeurs, ne « faisait prévoir la création prochaine de nouvelles insti- « tutions universitaires. On dut penser, au contraire, « que la constitution du pays annexé précéderait né- « cessairement et logiquement la réorganisation de l'en- « seignement à tous les degrés, et que les mandataires « de nos malheureuses provinces seraient au moins con- « sultés sur un question intéressant au plus haut point « notre avenir intellectuel. D'un autre côté, rien n'inter- « disait aux hommes de science restés en Alsace de « montrer, en attendant, par leur propre initiative, que « ce pays possédait en lui-même assez d'éléments scien- « tifiques, pour assurer dans le présent, et peut-être « aussi dans l'avenir, l'instruction supérieure à ses en- « fants. C'est dans cette pensée que fut conçue l'idée « d'une école libre de médecine. Dans nos espérances, « cette école ne devait pas être une création éphémère « et transitoire; elle pouvait devenir le germe, le noyau « d'un organisme en mesure de se développer, le point « de départ d'institutions durables, adaptées, par la po- « pularité de leurs professeurs, par leurs traditions « scientifiques et par la langue, aux besoins intellec- « tuels des Alsaciens et des Lorrains.

« Cette confiance était fondée et partagée. Soixante « et onze étudiants en médecine, Alsaciens, Lorrains et « Suisses, répondirent à l'appel de leurs anciens maîtres « et vinrent, dès le mois de novembre 1871, s'inscrire « sur les registres de l'Ecole. . . . . .

. . . . . .

« Avant la fin du semestre, l'Ecole était en mesure « de se suffire à elle-même, et son avenir paraissait « plus certain, quand, au milieu même de l'année sco- « laire, peut-être sous l'inspiration d'une certaine agi- « tation ultra-germanisatrice qui tourmentait les esprits « de quelques universitaires allemands, le gouverne-

« ment crut devoir, sans plus tarder, doter la ville de « Strasbourg d'une grande Université d'Etat (Reichs- « Universitfit.) . . . . . .

. . . . . .

« Ce terme est arrivé. L'Ecole n'a plus d'existence « légale. Le gouvernement allemand a jugé cette exis- « tence incompatible avec celle de l'Université de l'Etat « allemand. Aujourd'hui le corps enseignant s'est dis- « sous. Quelques-uns de ses membres n'ont pas refusé « de faire partie de la nouvelle Université, à la condi- « tion de pouvoir continuer leur enseignement en « langue française. Ils ont pensé qu'en maintenant un « enseignement, même très fragmentaire, dans la langue « scientifique du pays annexé, ils pourraient encore « être utiles à quelques-uns de ses fils.» (6).

Mais c'est enfermer dans un cadre trop étroit l'activité publique de Charles Schützenberger, que d'y voir seulement l'expression de son patriotisme. En réalité, dans la fondation de la Faculté de Médecine autonome, comme dans l'intérêt qu'il porta au Gymnase protestant, et dans tous ses actes publics, il obéit à des directives extra-politiques, bien étrangères et bien supérieures à des questions de nationalité. Si les universités françaises sont, en quelque façon que ce soit, devenues inférieures aux universités allemandes, c'est en réalité que les universités françaises ont perdu peu à peu leur autonomie vis-à-vis des autres pouvoirs publics. Nous avons vu que Charles Schützenberger accorde bien peu de rôle à l'Etat vis-à-vis du corps médical. Il en va de même de l'organisation de l'Enseignement supérieur. Ce qui doit caractériser l'Enseignement supérieur idéal, tel que le conçoit le professeur Schützenberger, c'est la *décentralisation*..

Ainsi, chaque université devrait, par exemple, être

(6) Ch. Schützenberger : Fragments de philosophie médicale — (page 462 et seq.)

financièrement indépendante et avoir un budget particulier. L'école de médecine autonome fondée par Schützenberger en 1871 était subventionnée par la ville de Strasbourg. Une telle conception suppose naturellement une administration municipale, basée sur la puissance de ces familles patriciennes de la grande bourgeoisie, a laquelle appartenait Charles Schützenberger, et qui à Strasbourg, ont en effet toujours eu la haute main sur la gérance des affaires publiques, aristocratie bourgeoise de professeurs, d'avocats et de commerçants puissants qui doivent tout à l'Université et sont prêts à tout faire pour elle. Cette conception est très proche de celle de la ville libre comme petite république bourgeoise, et de cette «domination de commerçants royaux» si chère au Lübeckois Thomas Mann.

Pour appuyer cette théorie anti-centraliste et patriarcale de l'organisation de l'Enseignement Supérieur, Charles Schützenberger fait l'historique de la Faculté de Médecine de Strasbourg; et en effet son évolution est bien dans la ligne de ce que Schützenberger réclame pour la totalité de l'Enseignement Supérieur.

« L'Ecole de Médecine de Strasbourg», disait-il lors « de l'inauguration des nouveaux bâtiments de la Fa- « culté de médecine, en 1867» «ne fut pas une création « arbitraire et artificielle, elle a été enfantée par le «génie de la renaissance qui, dès le commencement du « quinzième siècle, sonna le réveil de l'intelligence. « A cet appel surgirent, partout en Europe, en Italie, « en France, en Allemagne, des hommes de bonne vo- « lonté; leur initiative créa des sociétés savantes. Ces « associations libres et indépendantes devinrent plus « tard, sous la protection des cités et des gouverne- « ments, des Académies, des républiques universitaires « plus ou moins autonomes.

« Telle fut aussi l'origine de notre ancienne uni-
« versité. »

« La tourmente révolutionnaire déracina l'arbre
« de la science profondément fixé dans le sol de notre
« cité. Cet arbre, cependant, n'était pas mort tout en-
« tier. Une main puissante le releva, sans anéantir son
« individualité; mais la greffe, implantée par le génie
« de la France, y fit circuler une sève nouvelle, plus
« active et plus féconde.

« La tradition perpétue dans les successeurs les
« vertus aussi bien que les vices de leurs devanciers.
« Si l'esprit d'initiative a survécu dans cette Ecole à
« son ancienne autonomie, nous le devons sans doute
« au sentiment moral de responsabilité qui, dans toutes
« les condition, restera toujours indélébile dans tout
« corps enseignant qui se respecte. Mais serait-ce trop
« que d'attribuer aussi une part à l'influence hérédi-
« taire ? Ce serait se faire une idée peu juste des con-
« ditions d'existence faites à la nouvelle Faculté que
« de leur attribuer exclusivement tout l'honneur de son
« développement progressif.

« Certes, la haute direction de l'Université de
« France, la puissante protection de l'Etat, ont exercé
« sur les progrès de notre école une heureuse influence.

« La liberalité du gouvernement plaça, dès son ori-
« gine, la Faculté, pour le nombre de ses chaires,
« à la hauteur de sa mission. Mais dès son ori-
« gine aussi, la jeune école eut à vaincre bien des
« obstacles. Pour vivre et pour prospérer, il lui fallait
« trouver, dans sa propre vitalité, courage, force et per-
« sévérance. Son existence, plus d'une fois compromise,
« n'a été définitivement sauvée que par sa propre ini-
« tiative. ([7]).

---

(7) Ch. Schützenberger : Fragments de philosophie médicale — (page 391 et seq.)

« C'est alors qu'élevée à toute la hauteur de sa « mission d'Ecole supérieure de médecine, la Faculte « est jugée digne d'une spère d'action plus étendue que « celle que lui assigne sa situation géographique et sa « circonscription limitée. Le minstre de la guerre, d'ac- « cord avec le grand maitre de l'Unversité, lui confie « l'instruction de cette jeune et brillante médecine mili- « taire, qui honore le génie humanitaire de la France « dans son armée.

«Ce développement progressif de la faculté, né de « sa propre initiative, ne s'est pas fait un hasard. Il a « suivi instinctivement d'abord, et plus tard en connais- « sance de cause, une direction constante.. Déterminée « par une méthode scientifique sévère, cette direction « imprime à notre Ecole un caractère spécial, souvent « méconnu et rarement apprécié à sa juste valeur.» (8).

Ce caractère spécial de la Faculté de Strasbourg, qui lui assure une originalité parmi les autres facultés de France, ou d'Allemagne, n'est-ce pas précisément cette relative autonomie, ce caractère nettement régional, voire municipal — cette indépendance, en un mot, que le professeur Schützenberger voulut affirmer par la création de l'Ecole de Médecine autonome en face de l'Université impériale allemande. Et c'était déjà cette indépendance dont le professeur Schützenberger affirmait la nécessité en 1870, à la veille de la catastrophe, dans son oeuvre de longue haleine sur «La Réforme de l'Enseignement Supérieur et les libertés universitairres». Le Docteur WILLEMIN, dans le discours qu'il prononça lors de l'inauguration du buste du professeur Schützenberger, résume excellemment cette partie de son oeuvre: «Les « universités allemandes s'administrent elles-mêmes sous « la direction de l'Etat qui les subventionne; elles se

(8) Ch. Schützenberger : Fragments et philosophie médicale. (page 394.)

« recrutent elles-mêmes, vivent sous le régime stimulant « de la libre concurrence; c'est à cette féconde influ- « ence qu'elles doivent la rapidité prodigieuse de leur « transformation. Je ne rappellerai pas ici les trois caté- « gories de professeurs, parmi lesquels l'élève choisit « à son gré.

« Au régime français Schützenberger adresse tout « d'abord le reproche du défaut d'indépendance. Par « la création de ces 22 écoles préparatoires de médecine « par celle d'une foule de petits centres, où l'on trouve « des Facultés de droit, des Sciences sans lien entre « elles, on a nui à l'esprit scientifique qui n'y trouve pas « les éléments nécessaires. Dans nos facultés il faudrait, « à côté de l'enseignement du professeur, celui des agré- « gés (9) Schützenberger s'élève contre le règlement « qui interdit à ces derniers de faire des cours rétribués. « Il critique cette intervention constante «d'une admi- « nistration centralisée, autoritaire, bureaucratique, qui « absorbe toute liberté d'action, toute vie propre des « corps enseignants.» La liberté absolue d'enseignement « n'est pas possible en France, où l'on n'a pas l'habitude « du self-gouvernement. Mais parmi les libertés néces- « saires, la première à réaliser est la liberté universi- « taire, à savoir: liberté administrative des universités, « liberté scientifique de leur enseignement, libre con- « currence entre elles et dans leur sein. S'administrant « elle-même, l'université nommerait ses professeurs. La « rétribution scolaire fixe d'aujourd'hui se transforme- « rait en droit de cours mobile; le libre choix des « maîtres payés par l'élève entrainerait l'anéantisse- « ment du monopole des cours gratuits et officiels. « Quant aux écoles secondaires, elles devraient être des « écoles cliniques et professionnelles pour des élèves

(9) Cet enseignement libre des agrégés existe aujourd'hui; il en est un, très suivi par les élèves de Paris, c'est celui que font dans les hôpitaux au lit des malades, bien des chefs de service. page 19 et seq.)

« de troisième et de quatrième année, et non des écoles « scientifiques préparatoires; pour ces fonctions des « médecins ordinaires ne suffisent pas, ils peuvent beau- « coup pour une école pratique.» (10).

Voilà bien le sens de toutes les interventions du professeur Schützenberger dans la vie civile et civique: il était non un régionaliste, mais un Français, non un autonomiste, mais un *anticentraliste*, non un discoureur, mais un travailleur, non pas un politicien, mais un professeur et un spécialiste. Si l'on a pu croire qu'il était un ennemi de l'organisation, c'est qu'en réalité il était un ennemi de la confusion. Mais la véritable organisation, l'organisation qui est unité interne et nécessité pratique, et non pas centralisation arbitraire du pouvoir entre les mains de quelques fonctionnaires, il le souhaitait, il la préconisait pour le corps médical et pour l'enseignement et il chercha à la réaliser, comme membre du consistoire et du conseil d'administration du gymnase protestant et comme fondateur de la Faculté de Médecine autonome.

Dans ce dernier chapitre, nous avons vu une nouvelle confirmation de l'idée que nous nous faisions du professeur Schützenberger. Dans sa vie publique, comme dans sa vie privée et professionnelle, cet homme fut ce qu'un professeur de Médecine et un savant se doit d'être: une personnalité étrangère à la vie des factions et aux querelles vaines; un homme dont les actions, dont les idées, dont l'existence entière sont, non pas l'affirmation de principes arbitraires exprimés avec un zèle tapageur, mais le fruit d'une réflexion objective sur des faits

(10) Docteur Willemin — Eloge du professeur Schützenberger. —

dûment observés et sagement mûris. Habitué à se pencher sur un cas et à porter un diagnostic, habitué à réfléchir sur son art et à dispenser généreusement à ses concitoyens le fruit de ses réflexions, il transposa en somme la méthode expérimentale dans la vie publique. C'est, par exemple, après avoir observé la vie des différentes universités et se basant sur la connaissance spéciale qu'il avait du passé de la Faculté de Médecine de Strasbourg, que Charles Schützenberger arrive à une théorie positive sur l'organisation de l'Enseignement supérieur et à une attitude pratique dans la vie universitaire et sociale. Et s'il nous est permis de nous réclamer de lui, de chercher dans son exemple un stimulant et un idtal, rappelons-nous que nous avons à ne pas agir autrement que lui; nous avons à montrer la même réflexion, le même sang-froid scientifique en même temps que le même idéalisme. Car il n' ya pas deux voies, une pour les grands et une pour les petits. Les uns et les autres doivent suivre le même chemin, c'est leur puissance seule qui les différenciera. La route est libre, le Docteur Schützenberger l'a quittée avec ces belles paroles: «Pour moi, Messiers, et chers confrères, ma tâche est accomplie. Je quitte l'amphithéâtre et la chaire, avec la conscience calme et sereine d'un devoir accompli.»

Nous l'avons dit, la route est libre; notre responsabilité est engagée et n'oublions pas que c'est à nous de ne pas décevoir les espérances du Professeur Schützenberger, qui, ouvrant lui-même le chemin de l'avenir, déclarait: «Je ne viens pas en vieillard morose critiquer le présent, assombrir ce qui sera demain. La médecine et le médecin de l'avenir m'inspirent bonne confiance. Je n'ai qu'un regret: celui de ne pouvoir assister à la nouvelle phase d'évolution médicale réservée à de plus jeunes générations. »

CONCLUSION

Nous avons affirmé dans l'introduction de cette thèse notre intention de faire oeuvre utile en cherchant dans la vie, dans l'oeuvre et dans l'activité professionnelle et publique du Professeur Schützenberger des exemples susceptibles de donner à la jeune génération médicale une leçon de méthode, d'humanité et d'énergie. Nous croyons avoir réalisé ce programme dans la mesure de nos moyens: et nous serions satisfait de ce travail s'il pouvait être en outre une modeste contribution à l'histoire de la Faculté de Médecine de Strasbourg, telle que le Musée historique a pris pour mission de la réaliser.

BIBLIOGRAPHIE

1) *Fragments de Philosophie médicale.*

Discours d'introduction aux études cliniques.
Discours et notices, Strasbourg, 1879, gr. in- 8° par le Dr. Charles Schützenberger, professeur de clinique de l'ancienne Faculté de Médecine de Strasbourg, Président de l'association de Prévoyance et ancien président de la Société de Médecine de Strasbourg, chevalier de la Légion d'honneur, etc.
Paris, G. Masson, éditeur,
Librairie de l'académie de Médecine, Boulevard Saint-Germain et rue de l'Eperon, en face de l'Ecole de Médecine.

2) *Fragments d'études pathologiques et cliniques.*

Strasbourg, 1879, gr. in - 8°
Paris, G. Masson, éditeur.

3) *Notice biographique.*
sur le Dr. Charles Schützenberger, professeur de l'ancienne Faculté de Médecine de Strasbourg;
présentée à la Société médicale du Haut - Rhin, (séance du 30 octobre 1881)
par Mr. le Docteur Faudel (Extrait de la Gazette médicale de Strasbourg) Strasbourg, Imprimerie de R. Schultz et Cie. - 1881.

4) *Philosophie médicale.*

Rapport sur les
Publications du Professeur Schützenberger,

fait à la Société d'Histoire naturelle de Colmar
(Séance du 4 août 1880)
par Charles Grad,
député au Reichstag, membre de la Délégation d'Alsace-Lorraine ,
Extrait du Bulletin de la Société d'Histoire naturelle de Colmar,
20e et 21e années 1879 et 1880

5) «*Charles Schützenberger,*

Sa vie et son oeuvre»
par le Docteur THORENS
Extrait de la Revue Alsacienne
organe des intérêts Alsaciens et Lorrains,
5me année, N° 4, Février 1882,
Paris, Berger-Levrault et Cie, Libraires-Editeurs.

6) «A la mémoire de M. Ch. Schützenberger,
professeur à la Faculté de Médecine de Strasbourg»
(1844—1870)

Séance d'inauguration du monument, élevé à la mémoire de M. Schützenberger, professeur à la Faculté de Médecine de Strasbourg,
Strasbourg, Imprimerie R. Schultz et Cie., 1882.